

### 3. AXE DE RECHERCHE

#### 3.1. LA VILLE MONDE ET SES GÉOFICTIONS

PHILIPPE OUDARD ET BENOÎT BROISAT



Philippe Oudard, Somewhere in Dubai, 2010

##### LA VILLE MONDE ET SES GÉOFICTIONS

##### FAR EAST FICTION CITIES

DU GOLF PERSIQUE À L'EXTRÊME-ORIENT :  
LA FABRIQUE DU VISIBLE ET LES TERRITOIRES  
FICTIONNELS D'UN NOUVEL ARCHIPEL  
MÉGALOPOLITAIN MONDIAL.  
L'HYPERVISIBILITÉ ET LES IMAGES DE FICTION(S) DE  
LA VILLE MONDE.

Les représentations de la ville ont beaucoup évolué à travers l'histoire : des scènes de genres de la photographie du XIX<sup>e</sup> siècle à une approche contemporaine du paysage urbain. Mêlant des notions, des genres et des fonctions disparates comme l'architecture, le territoire, l'habitat, l'inventaire, l'attitude, l'utopie, la projection, le prototype, la photographie contemporaine étudie, traduit, distancie aussi les métamorphoses des villes modernes et les anticipe parfois.

Dès les premières tentatives des photographes d'architecture, on a pu observer une certaine mise à distance induite par le maniement des appareils de prise de vue qui facilitait un dépassement du simple constat photographique. La photographie et la ville avaient tout lieu de se rencontrer, car la photographie est profondément urbaine : née au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'avènement des villes modernes, elle a accompagné leur essor, leur construction, leur mutation incessante qui les a transformées.

N'oublions pas que la ville est aussi une scène, tout comme la photographie, elle est aussi un dispositif de représentation (rappelons les rapports entre ville et peinture médiévale, et l'avènement plus tardif d'un dispositif perspectiviste qui affectera bien plus que son apparence). Plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, apparaissent simultanément la ville moderne et l'invention d'une nouvelle technique de reproduction. Sans nul doute, la photographie a participé à la construction de la ville, à son avènement, à sa régulation, à son paroxysme et, bien entendu aussi,

à son imaginaire. Elle en est peut-être même une sorte d'émanation, tout du moins en ce qui concerne la ville moderne. La ville « picturale » est désormais conquise. Elle se trouve également représentée, reproduite, répertoriée et aussi reconstruite par la photographie « qui ne cesse de l'émanciper tout en révélant ces identités multiples ».

Ces similitudes, ces entrelacements, ces « visions » ou bien ces conquêtes entre ville et photographie les ont stimulé et structuré réciproquement.

Il se pourrait que nous soyons déjà précipités dans une forme de dissolution de la ville qui n'est pas due seulement qu'à un désenchantement. Sous un mode spectaculaire, ludique, tragique, onirique, parfois fantasmagorique ou bien encore projectif voire anticipatoire, la photographie ne cesse d'accompagner, de révéler, de distancier, de border et d'amplifier cette relation à nos mégapoles contemporaines qui ne peut s'accomplir que par une circulation quasi permanente, par une confrontation et une complétude entre le « réel », l'imaginaire, la fiction et le virtuel.

Éminemment iconographique et iconophile, le projet à propos de la Ville Monde traverse plusieurs genres fictionnels. Parmi ceux-ci nous pouvons citer : les fictions d'immersion, les fictions mutiques et les fictions narratives.

De nouveaux concepts apparaissent : comme celui de ville globale ou bien d'hyperville. Il semblerait que ces notions tout à fait récentes déplacent ou redéfinissent les rapports réel/fiction, tout particulièrement dans le domaine de l'image urbaine. Parfois les fictions y inventent et fabriquent du réel, mais tout autant le réel s'efforce de plagier, de simuler ou d'inspirer des fictions.

La mise en spectacle de la mégapole, le passage au « tout fictionnel » diluent sans cesse la distinction entre fiction et réel. Les villes spectacle fictionnalisent de plus en plus les identités ou bien les frontières territoriales, formelles et culturelles des mégapoles tout comme elles incitent à de nouveaux comportements et usages.

### 3. AXE DE RECHERCHE

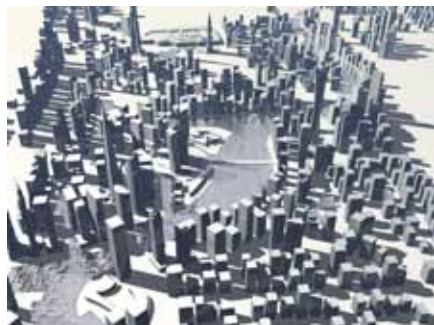
#### 3.1. LA VILLE MONDE ET SES GÉOFICTIONS

PHILIPPE OUDARD ET BENOÎT BROISAT

www.philippeoudard.com  
benoit.broisat.free.fr

Dans ces nouveaux environnements, qu'en est-il de la photographie qui a si souvent accompagné la construction de la ville moderne au point d'y participer activement ? Présentement, est-elle apte à figurer ces mutations, ces fictionnalisations ou bien encore ces anticipations ?

##### LA VILLE MONDE ET LES GÉOFICTIONS



En moins de quatre cents années, nous sommes passés de la Cité à la Ville puis à l'Urbain qui semble davantage qualifier notre époque. Peut-être vaut-il mieux ne pas s'obstiner à poser d'abord comme une sorte de préalable indispensable une question à la fausse simplicité : Qu'est-ce que la ville ? Plus encore : Qu'est-ce que la ville monde ? Car il semble difficile d'y apporter une réponse satisfaisante et stable tant il est vrai que si l'on fréquente bien souvent des villes, elles prennent des traits d'une telle variété qu'il paraît difficile pour les définir de dépasser une énumération assez plate de caractères généraux très relatifs et vagues.

La Ville Monde est une entité instable, c'est peut-être là son intérêt mais aussi sa fragile qualité. Cependant elle partage néanmoins un trait, une origine, une incidence avec la Cité classique et avec la Ville moderne dans son rapport indéfectible à l'image et aux diverses typologies de représentation.

La Ville Monde, comme les villes « originelles » d'antan, naît et se fonde dans et par l'image, par les images mieux vaut-il dire. Mais il ne s'agit plus d'un « simple » tableau comme à La Renaissance ou bien au siècle des Lumières. Le passage de la Cité à la Ville puis de la Ville à l'Urbain et les problèmes que cela pose aux sociétés peuvent se lire à travers l'imagerie. Cela veut dire que les images ne sont pas des reflets, de simples représentations mais qu'elles sont aussi des manifestations de la réalité spatiale. Même si les technologies numériques de pointe les plus performantes ont la capacité de simulation et d'immersion les plus expertes, ces apports bien qu'importants et fondamentaux ne suffisent pas à l'explication de changements profonds.

Un film culte apporte un éclairage possible ; Il s'agit de *Lost in Translation* de Sofia Coppola qui offre

de suivre la dérive urbaine de deux personnages américains à Tokyo. Il n'est pas douteux que Tokyo, plus qu'un décor constitue le véritable sujet de film - un quasi-personnage. Le film fait spectacle d'une métropole insaisissable. La protagoniste principale du film est montrée, observant Tokyo de sa fenêtre d'un étage élevé et échouant à comprendre l'agrégat urbain disparate et sans repères qui s'offre à sa vue, ce que la cinéaste manifeste par un mouvement oscillant de la caméra. Là, le panorama n'est plus un instrument efficace de compréhension. En même temps Tokyo s'avère saturée de lumières, de bruits. Bref, un milieu au sein duquel on s'immerge sans repères, sans qu'une position de surplomb permette de se donner des cadres ou bien d'identifier des lignes de force...

En définitive, on pourrait poser une question que l'on ne se permet pas suffisamment ; à savoir, si l'urbain est imageable. Sans répondre directement à cette interrogation, certains analystes font valoir que l'urbanisation de masse, liée à la mondialisation, contribuerait à installer l'état de guerre, de catastrophe, d'accident en mode normal de fonctionnement. Ainsi la crise paroxystique, d'exceptionnelle deviendrait quasi ordinaire.



Ce détour nous a permis d'appuyer la simple thèse que l'urbain est là et bien là. On peut également mentionner, à ce propos la notion singulière d'un urbain générique et globalisé (la Generic City de Rem Koolhaas). Lorsqu'elle évoque pour la première fois la désagrégation de l'urbs et le commencement de l'ère de la « non-ville », Françoise Choay limite son analyse aux villes occidentales. Dubaï semble être aujourd'hui la mieux désignée pour illustrer ce nouveau concept de « posturbanité », ou du moins son application au cadre géographique du Moyen-Orient.

Tout d'abord, la ville n'est plus finie comme autrefois. Plus étrange encore, sa forme tend à devenir secondaire au regard de déterminations comme les liens qu'elle entretient avec d'autres métropoles, le degré de développement économique des territoires dont elle se compose, ou encore les temps de transport entre ces territoires

La ville illimitée, la ville sans forme clairement reconnaissable n'a plus grand-chose à voir avec

### 3. AXE DE RECHERCHE

#### 3.1. LA VILLE MONDE ET SES GÉOFICTIONS

PHILIPPE OUDARD ET BENOÎT BROISAT

les compositions urbaines idéales des « utopies » d'autrefois. À cela s'ajoute le caractère de plus en plus événementiel de l'identité et de la vie urbaines. Une ville se reconnaissait à sa structure spatiale. Actuellement, la ville tend plutôt à se définir au travers d'événements qui vont des grandes manifestations sportives aux émeutes, en passant par les catastrophes et les embouteillages.

Trop étalée désormais pour que sa croissance soit encore perceptible à l'œil nu, la mégapole paraît baigner dans un éternel présent, ou relever de rythmes qui n'ont plus grand-chose à voir avec ceux de l'histoire immédiate.

Nous devons à Françoise Choay l'analyse et l'affirmation du divorce d'Urbs et Civitas. La ville héritière de la cité cède devant l'urbain sans limites ; caractéristique des sociétés mondialisées, et où la majorité de la population mondiale est appelée à vivre. En matière d'image, l'urbain diffère radicalement de la ville, pour l'instant en tout cas, en ce qu'il n'est pas présentable, il ne fait pas bonne figure. L'image produite par le groupe Archigram renonce d'ailleurs à une volonté de circonscription : il n'y a plus rien des repères traditionnels, on ne tente même pas de simulacre. L'urbanité s'exprime désormais sur le registre de la réplcation, la limite et l'ordonnance du plan sont escamotées. L'urbain est un agrégat complexe, il s'agit en effet d'une notion générique, polysémique et stratifiée qui est difficilement saisissable dans son entité autrement que par des opérations qui impose (momentanément) le recours aux détails et à la fragmentation à une condensation parcellaire.

La mobilité est aussi un concept générique et englobant dont il importe de décliner toutes les notions qui en découlent (déplacements, transports, migrations). Les autoroutes, les gares et les aéroports deviennent avec tout ce qui leur est associé (hôtels commerces et services) des jalons fondamentaux de l'existence d'un grand nombre de personnes. Non réductibles et bien loin d'être des non lieux comme l'affirmait un peu vite Marc Augé, ils constituent des emblèmes des espaces contemporains, des attracteurs de nos spatialités mobilières, bien au contraire, on peut souligner que ces espaces sont prédisposés à devenir en quelque sorte des hyper lieux.

L'espace des sociétés contemporaines hyper mobiles est relatif, mais il est aussi relationnel et est surtout marqué par la cospatialité. Nous pouvons aisément observer une redéfinition des limites qui ne se résument plus à des limites fermées, à des limites matérielles qui définissent un isolat ou bien à des limites fermées mais immatérielles (par exemple, comme celles de la télésurveillance). Dorénavant nous connaissons tout comme nous côtoyons sans cesse des limites ouvertes continues et parfois des limites ouvertes floues.

Le World Trade Center était une icône de Manhattan

et de New York, sa disparition « manifeste » la force visuelle de cette architecture et son potentiel à fixer les significations. L'émirat de Dubaï entreprend depuis quelques années de faire de son territoire un espace privilégié du commerce de détail de luxe destiné aux riches ressortissants du golfe arabe, d'Inde, d'Indonésie mais aussi des pays occidentaux. L'émirat mise également sur le développement du tourisme international « de littoral » et a réalisé dans tous ces domaines de spectaculaires investissements - à la hauteur des enjeux économiques considérables. Dubaï, à la fois kaléidoscope humain et cité des mille et une villes, s'est couvert de gigantesques shopping malls, de complexes hôteliers qui revendiquent une « architecture audacieuse », d'ensemble résidentiels lagunaires de grand standing. Mais son atout décisif résulte d'une forte détermination à privilégier la configuration d'une plateforme multimodale qui renforce son statut de Ville Monde et de ville « mondiale ». Le tout marqué du sceau de l'urbanisme « international » de spéculation, mais avec cette débauche de moyens propre aux émirats, fait de Dubaï un cas fascinant d'affirmation d'une urbanité hypermoderne ; une bulle d'espace humain au sein du désert, dont l'existence dépend des liaisons avec tous les autres niveaux d'espaces en même temps. La carte jouée est celle de l'affirmation d'une identité futuriste. Dubaï se met explicitement en scène comme un nœud du réseau mondial du commerce et aussi du shopping, car c'est de cela dont il s'agit, des affaires, de l'entertainment, du délasserment. En effet, Dubaï se présente sans fard comme le modèle de l'urbanité de dépense, de spéculation, l'urbanité de spectacle et de flux dont le Monde mobile et consommateur est le seul vrai territoire de référence. Plus encore que Las Vegas dont l'outrance est difficilement « généralisable », Dubaï nous laisse perplexe si l'on considère l'hypothèse d'un « horizon urbain collectif » ou bien celle d'un crash test urbanistique et d'un « laboratoire » du modèle capitaliste.



### 3. AXE DE RECHERCHE

#### 3.1. LA VILLE MONDE ET SES GÉOFICTIONS

PHILIPPE OUDARD ET BENOÎT BROISAT



Ce n'est pas un hasard si Dubaï a tout mis en œuvre pour édifier la plus haute tour du monde le Burj Khalifa. Le Burj en arabe signifie le donjon. Je tiens à souligner qu'avec cette appellation tout comme grâce à sa hauteur jusqu'à présent inégalée le Burj Khalifa exalte trois modes principaux de relations visuelles à l'espace : le zénithal, le frontal et le panoramique. *They reached for the sky* : ils ont atteint le ciel, signifiait un slogan promotionnel qui réactualise étrangement le défi d'Icare. Il s'agit là d'une fraction d'espace qui est dressée en emblème territorial, cette opération immobilière est avant tout une opération d'image explicite qui affiche sans complexe une volonté de supériorité ostentatoire et la démesure de cette ville. Cette tour est un indice mais aussi un emblème, une icône du « renouveau » urbain de l'émirat, c'est tout autant un symbole de son accession au rang très convoité de *world class city*. Bien entendu, il s'agit d'afficher ce nouveau rang, il s'agit également de le manifester mais aussi de le diffuser par l'image.



Si les sociétés, du fait même de l'importance fondamentale conférée aux mobilités sont de plus en plus marquées par les espaces en réseau et les connexités ; on peut noter que toutefois le développement des réseaux n'a pas pour autant fait disparaître le rapport plus classique et plus usuellement partagé des lieux et des aires. Les figures des projets proposent à tous (acteurs politiques, professionnels, citoyens) ; l'aménagement pré-vu, et ainsi pré-visible avec un souci de perfection

évident. Chacun peut alors voir, grâce aux dessins, aux simulations infographiques et aux plans-masses – documents fétiches de l'urbanisme ; le projet dans sa « pureté » et sa *stabilité d'idéal-type*, à l'écart des rumeurs et du temps corrompateur. À Dubaï et dans le Golfe Persique, plus qu'ailleurs, l'iconographie promotionnelle des tours et des projets d'ensembles immobiliers expose sans relâche un monde parfait, épuré, clairement ordonné, immuable ; elle *rend présent, bel et bien, l'espace radieux virtuel* (Lussault)

Certains utilisent le terme d'imagerie urbanistique d'autres préconisent le terme d'imagerie aménagiste prospective. Quoi qu'il en soit il s'agit de *présentifier ce qui n'a jamais été encore présent* ; il s'agit tout autant de *résorber par anticipation la vacuité de ce qui n'existe pas encore*.

Le programme de recherche La Ville Monde et ses Géofictions envisage tout particulièrement les pratiques iconographiques relatives aux mégalo-poles mondiales tout en les articulant avec des pratiques cognitives documentaires, discursives, communicationnelles. Car si l'on envisage nos mégalo-poles actuelles, il faut considérer ce qu'elles ont d'urbain, c'est-à-dire la complexité et les différentes épaisseurs géographiques, culturelles, biographiques, mobiles de la spatialité humaine.